

## Chiffonniers ou prostituées

L'investissement de l'espace public par les migrants de Chine du Nord

Florence Lévy

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3276>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3276](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3276)

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 73-80

ISBN : 978-2-919040-32-2

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

Florence Lévy, « Chiffonniers ou prostituées », *Hommes & migrations* [En ligne], 1311 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 17 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3276> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3276>

---

# CHIFFONNIERS OU PROSTITUÉES

## L'INVESTISSEMENT DE L'ESPACE PUBLIC PAR LES MIGRANTS DE CHINE DU NORD

par FLORENCE LÉVY, docteure en sociologie, Centre d'études de la Chine moderne et contemporaine (CECMC), EHESS (Paris) et Maison d'analyse des processus sociaux (MAPS), université de Neuchâtel (Suisse).

À Paris, certains migrants chinois, originaires du nord de la Chine et arrivés depuis la fin des années 1990, sont de plus en plus visibles sur les trottoirs de Belleville ou aux abords du marché aux puces de Montreuil. Leur présence comme leurs activités dans l'espace public, liées au commerce du sexe et de la biffe, dérangent. Confrontés à une constante pression policière visant à les empêcher d'accéder à la rue, chiffonniers ou prostituées ont été amenés à élaborer des stratégies paradoxales d'utilisation de l'espace public.



Les manifestations récentes des femmes chinoises se prostituant à Paris ont attiré l'attention des médias. Ces migrantes, récemment fédérées dans l'association Les roses d'acier, et qui travaillent en indépendantes, sans proxénète, protestent contre le harcèlement policier. Elles se plaignent de la fréquence et de la brutalité des contrôles, d'être photographiées, insultées, maltraitées, et, plus récemment, du stationnement de camions policiers des journées entières à Belleville. Or entraver l'accès de ces femmes à la voie publique équivaut à les empêcher de rencontrer leurs clients et d'exercer leur activité, les privant de fait de revenus. Ces mêmes camions sont également observables aux abords du marché aux puces de Montreuil. La stratégie poli-

cière est la même et vise à faire obstacle à la tenue d'un marché informel regroupant jusqu'à plusieurs centaines de vendeurs et d'acheteurs. Dans un cas comme dans l'autre, la présence de la police répond à une demande des riverains et des autorités politiques qui se plaignent de la présence de prostituées étrangères ou de l'attroupement et de la saleté occasionnés par ces marchés illégaux. Ainsi, la présence de ces migrants dans l'espace public suscite de nombreuses réactions et elle est loin d'aller de soi. Comment expliquer que ces migrants qui sont pour la majorité sans papiers aient fait le choix d'investir l'espace public, plus surveillé par la police ? Un contrôle peut, en effet, se conclure par une arrestation et une sanction liée plus souvent à l'absence

de titre de séjour qu'à l'illégalité de leurs activités, prétexte de leur interpellation. Il peut donc déboucher sur une expulsion vers la Chine, ce qui représente pour eux l'anéantissement de l'ensemble de leur projet migratoire. Qui sont ces migrants ? Que recherchaient-ils en venant en France ? Pourquoi exercent-ils des activités si dévalorisées ? Pour quelles raisons courent-ils le risque d'une présence longue dans l'espace public et comment gèrent-ils la pression policière induite par leurs activités en pleine rue<sup>1</sup> ?

## La migration du nord de la Chine : un flux atypique

L'arrivée de migrants de Chine du Nord, à partir de la fin des années 1990, a entraîné une reconfiguration du paysage migratoire sinophone en région parisienne, qui reste largement dominé par

les réfugiés d'Asie du Sud-Est et les migrants économiques Wenzhou de Chine du Sud. En termes socio-économique, d'âge, de sexe, ces migrants se distinguent fortement des deux précédents flux. Citadins et relativement bien formés pour leur génération, ils ont quitté le pays à plus de 40 ans, laissant derrière eux une situation qu'ils estiment enviable en tant qu'ouvriers

qualifiés, cadres, voire cadres supérieurs dans des entreprises d'État ou en tant qu'entrepreneurs dans le secteur privé. Ils sont partis seuls, sans conjoint ni enfants, et sans connaître personne en France. Notons également que les femmes représentent plus des deux tiers des migrants et que la

majorité d'entre elles sont divorcées, à l'inverse des hommes, toujours mariés en Chine. Ces personnes ont quitté le pays au moment où leur position sociale et économique a commencé à être menacée par la politique de réformes qui a entraîné de nombreuses fermetures d'entreprises et une forte augmentation du chômage urbain à partir du milieu des années 1990. Ce changement de modèle économique s'est accompagné de la remise en cause du positionnement privilégié des employés d'État, se concrétisant au niveau des familles par de fortes tensions et une augmentation des divorces, directement visible chez les migrantes, souvent divorcées. Leur départ précipité pour, selon leurs termes, "gagner de l'argent pendant deux ou trois ans et rentrer" a été conçu à l'origine comme une sorte de réponse "par le haut" aux brusques changements entraînés par les réformes.

## Tensions dans les réseaux sinophones parisiens

Or, une fois en France, ces personnes deviennent des migrants sans papiers. Cet élément, non anticipé depuis la Chine, les prive du droit de travailler légalement. À cet obstacle s'ajoutent les difficultés linguistiques puisqu'elles ne parlent aucune langue européenne. Dès lors, seul le marché de l'emploi informel proposé par des employeurs originaires de Chine ou d'Asie du Sud-Est<sup>2</sup> leur semble être ouvert. Mais l'éventail des emplois proposés y est très étroit et fortement genré. Les hommes sont embauchés comme cuisiniers dans les restaurants ou manœuvres sur les chantiers de construction, dans les ateliers de couture et les entrepôts commerciaux, tandis que les femmes travaillent essentiellement en tant que nourrices à demeure. Ainsi, les cadres comme les moins qualifiés, les hommes

Ces personnes ont quitté le pays au moment où leur position sociale et économique a commencé à être menacée par la politique de réformes qui a entraîné de nombreuses fermetures d'entreprises et une forte augmentation du chômage urbain à partir du milieu des années 1990.

1. Ces données ont été recueillies dans le cadre de ma thèse de sociologie portant sur l'évolution des projets migratoires des hommes et femmes de Chine du Nord en France. Mon terrain ethnographique m'a conduite à rencontrer leurs familles en Chine et à mener des entretiens approfondis à Paris, de type récits de vie ou semi-directifs avec 82 migrants (dont 17 ont été suivis sur une période de trois à neuf ans), ainsi que des observations participantes de 2004 à 2014. Les données empiriques sur les activités de prostitution ont été recueillies de 2006 à 2007, tandis que celles sur les marchés aux puces datent de 2005 à 2006 puis plus épisodiquement jusqu'à 2012. 2. Emmanuel Ma Mung, *La Diaspora chinoise. Géographie d'une migration*, Paris, Ophrys, 2000.

comme les femmes, sont confrontés à un processus de déqualification professionnelle une fois en France. Ces emplois, sans rapport avec les métiers exercés en Chine, se doublent de fortes tensions avec les employeurs de Chine du Sud, qui sont considérés comme méfiants et mesquins, réaffirmant en permanence des rapports hiérarchiques et de domination. Les migrants du Nord se plaignent d'une charge de travail et d'horaires excessifs mais surtout du mépris de leurs employeurs et vivent les relations de travail sur le mode de l'exploitation<sup>3</sup>. La violence symbolique ressentie dans les rapports entre employeurs et employés en France s'explique par le renversement des hiérarchies sociales que vivent les migrants du Nord en migration. Ces anciens petits cadres urbains supportent mal d'être embauchés par des Chinois du Sud, d'origine rurale, ayant fait moins d'études et parlant des dialectes plutôt que le mandarin. En somme, ils se retrouvent au service de patrons qu'ils considèrent comme inférieurs et ils ont le sentiment de vivre un déclassement social en migration.

## L'exploration de trajectoires indépendantes

La prise en compte de ces relations de pouvoir entre migrants parlant le mandarin à Paris permet de comprendre pourquoi certains Chinois du Nord – une minorité – décident de s'éloigner des réseaux sinophones parisiens et de chercher de nouveaux débouchés sur place. Mais, là encore, leur statut de "sans-papiers", leur faible niveau de français ou le manque de relations pouvant les présenter à un employeur limitent leur accès au marché du travail légal comme à celui non déclaré. Ayant identifié des besoins locaux, ces personnes investissent des activités situées aux marges de la société et créent progressivement de nouveaux débouchés, contrastant avec ceux mis en œuvre par les Chinois du Sud.

Si la plupart des migrantes se spécialisent comme femmes de ménage ou gardes d'enfants, et dans les

soins de beauté, d'autres – moins nombreuses mais plus visibles – se lancent dans la prostitution. Ces options sont totalement inaccessibles aux hommes migrants qui se tournent, en compagnie de certaines femmes, vers les activités de chiffonnier sur les marchés aux puces.

Mme Cheng, commerçante indépendante à Shenyang, ne s'est orientée vers la prostitution que progressivement : *"Une fois descendue de l'avion [en 1999], c'était la confusion ! Premièrement, il y avait la barrière de la langue. Deuxièmement, le correspondant de l'agence nous avait dit qu'il nous chercherait un travail. Quel travail ? Faire nourrice ! À la maison, j'étais quelqu'un qui faisait du commerce... Faire nourrice !... Je voulais rentrer à tout prix. J'ai fait nourrice trois jours. L'enfant n'avait pas encore pleuré que mes propres larmes coulaient. Comment est-ce possible que la [vie en] France soit comme ça, que je fasse nourrice ? ! C'était dans une famille Wenzhou, je m'occupais de trois enfants toute la journée et je faisais aussi la cuisine, pour 610 € par mois. On habitait au sous-sol ; c'était sale. Au bout de trois jours, j'ai démissionné. [Elle cherche alors à se faire embaucher dans un atelier de confection.] Les patrons m'ont demandé : "Tu sais faire [la couture] ? – Non. – Tu as quel âge ? – 43 ans. – À ton âge, tu ne sais pas faire des vêtements, il vaut mieux que tu ne le fasses pas et que tu fasses plutôt nourrice."* Après plusieurs revers comme nourrice, elle se lance dans la vente ambulante de babioles dans les cafés et marchés parisiens. Ce faisant, elle découvre qu'elle peut doubler ses revenus en cédant aux avances des clients. *"Ça faisait 30 €. J'en faisais un ou deux ; ensuite, en le faisant, petit à petit j'ai vu comment les autres faisaient. Au bout de deux ans, j'ai pris cette voie. Pourquoi ? Parce que je ne peux pas avoir de salaire [me faire embaucher dans un travail déclaré]. Faire ça, c'est faire... ce qu'on ne devrait pas ! C'est pour survivre en France ! Il semble que l'argent vienne plus rapidement.*

Ayant identifié des besoins locaux, ces personnes investissent des activités situées aux marges de la société et créent progressivement de nouveaux débouchés, contrastant avec ceux mis en œuvre par les Chinois du Sud.

3. Yun Gao, Véronique Poisson, *Le Trafic et l'Exploitation des immigrants chinois en France*, Genève, Bureau international du travail, 2005, p. 142.

*On le fait un peu, on ne gagne pas beaucoup, un peu plus qu'en étant nourrice. On est libre. Quand tu es nourrice, il y a quelqu'un qui te surveille ; les Wenzhou nous méprisent.*” C'est par ce biais qu'elle rencontre un homme turc et se marie. En 2007, huit ans après son arrivée, elle obtient un titre de séjour et se fait embaucher dans un salon de massage pratiquant alternativement, selon les demandes des clients, des soins de bien-être ou des services sexuels. En 2009, elle ouvre son propre salon, qu'elle revend deux ans après, préférant continuer à travailler dans ce secteur comme salariée.

Le hasard joue également un rôle dans le choix de l'activité de chiffonnier par M. Peng. Au cours d'une promenade, il découvre des objets déposés proprement à côté des poubelles, les récupère puis les revend. Depuis, il parcourt les rues de son quartier, juste avant le passage des éboueurs, et inspecte le contenu des poubelles pour récupérer les objets jetés. Il revend à la sauvette ces marchandises hétéroclites (vieux vêtements, chaussures, casseroles usagées, jeux d'enfant, bijoux, bibelots, vieux appareils électroniques, etc.) et dit gagner de quoi “survivre”, autour de

La prostitution et la collecte des déchets sont des activités fortement dévalorisées en Chine comme en France et les migrants sont très ambivalents à leur égard.

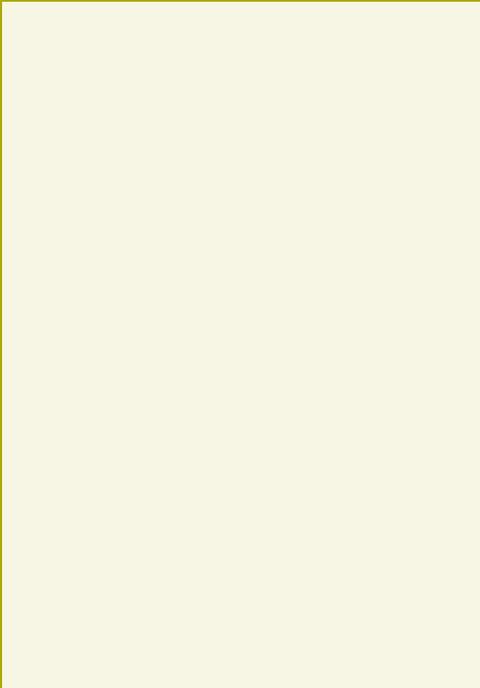
1 000 € par mois. Si cette activité de chiffonnier en marge des marchés aux puces légaux s'inscrit dans une longue histoire en lien avec les populations précarisées<sup>4</sup>, pour les migrants chinois résidant à Paris, il s'agit d'un débouché nouveau qui tranche avec la panoplie des activités mises en œuvre par les Chinois du Sud ou d'Asie du Sud-Est. Il a été investi par ceux du Nord à partir des années 2000 et ils sont désormais plus d'une centaine, en majorité des hommes, à exercer ce travail en tant qu'activité principale ou en alternance avec d'autres emplois.

## La gestion du stigmate

La prostitution et la collecte des déchets sont des activités fortement dévalorisées en Chine comme en France et les migrants sont très ambivalents à leur égard. Cela est particulièrement visible dans le cas de la prostitution. Très gênées, ces femmes refusent généralement d'en parler<sup>5</sup> et la considèrent comme une activité déshonorante, qu'elles espèrent temporaire.

Bien qu'ayant des implications symboliques très différentes, la perte d'estime de soi associée au recyclage des déchets revient dans les témoignages des chiffonniers. Mes interlocuteurs soulignent fréquemment la saleté associée à ce travail perçu comme dégradant. “*Au début, quand les gens me voyaient [fouiller dans les poubelles], je rougissais*”, se souvient M. Wei, un ancien boxeur et chauffeur de taxi au physique imposant. Les migrants répètent que cette activité exige d'avoir la “face épaisse”, c'est-à-dire ne pas craindre le regard des passants et des riverains. Comme dans le cas de la prostitution, le problème central semble moins pour eux d'ordre pratique que moral. Comme le rappelle M. Wei, “*en Chine, il y a aussi des gens qui ramassent des déchets mais ils sont au niveau le plus bas. C'est honteux*”. Ainsi, le sens donné à cette activité en Chine permet de mieux comprendre la gêne des migrants à Paris. Là-bas, le tri et le recyclage sont assurés par les migrants internes, méprisés par la population urbaine qui les perçoit comme des ruraux illettrés, particulièrement pauvres et sales, pratiquant également des rapines et la mendicité<sup>6</sup>. Être renvoyés à cette figure de miséreux relégués aux marges de la société est difficilement acceptable par mes interlocuteurs. Enfin, cette déclinaison de la honte

4. Jean Bedel, *Les Puces ont 100 ans. Histoire des chiffonniers, brocanteurs et autres chineurs du Moyen Âge à nos jours*, Cany, Éditions Gabel, 1985 ; Mélanie Duclos, “De la lutte pour vivre au combat politique. Sur les traces des origines de la lutte des biffins”, in *Lien social et politique*, n° 71, 2014, et “Sentiments d'appartenance en milieu populaire”, in *Travaux en cours*, n° 10, 2014 ; Michel Peraldi, *Cabas et containers. Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001. 5. Marylène Lieber, Florence Lévy, “Le faire' sans'en être”, le dilemme identitaire des prostituées chinoises à Paris”, in Marylène Lieber, Janine Dahinden, Ellen Hertz (dir.), *Cachez ce travail que je ne saurais voir. Ethnographies du travail du sexe*, Lausanne, Antipodes, 2009, pp. 61-81. 6. Jean-Philippe Béja et al., “Comment apparaissent les couches sociales. La différenciation sociale chez les paysans immigrés du ‘village du Henan’ à Pékin (première partie)”, in *Perspectives chinoises*, n° 52, 1999, pp. 30-43 ; Yuan Dongxiang Fang, “Les chiffonniers de Pékin”, in *Perspectives chinoises*, n° 22, 1994, pp. 6-8.



Belleville, octobre 2015. © MARIE POINSOT.

s'explique aussi à un niveau individuel par la comparaison des activités et des statuts sociaux occupés en France puis en Chine, qui rend d'autant plus aigu le sentiment de vivre un fort déclassement personnel. "On a le sentiment qu'on ne se respecte pas soi-même", explique M. Peng.

## Une forme d'adaptation aux contraintes locales ?

Si les enjeux symboliques de ces activités économiques sur l'identité personnelle sont si lourds, comment comprendre que ces personnes aient opté pour ce type d'activités ? Dans un cas comme dans l'autre, ces débouchés sont décrits comme des pis-aller, une forme d'adaptation aux contraintes

restreignant fortement les opportunités professionnelles des migrants sans papiers. L'option de la sexualité tarifée est présentée comme une conséquence directe de la migration, ou plus précisément du fait que leurs capacités prémigratoires soient complètement invisibilisées une fois à l'étranger, les renvoyant alors aux seuls attributs valorisés de leur genre et plus clairement à leur corps. "Les femmes s'appuient sur leur corps, les hommes sur leur force", note Mme Cheng. "Je fais ça pour survivre, pour gagner de l'argent parce que premièrement sans les papiers tu ne peux pas travailler ; deuxièmement, tu n'as pas la langue. Alors qu'est-ce que tu peux faire ? En France, les Françaises ne veulent pas faire ça. Il n'y a que les étrangères pour le faire. En Chine, pour faire fortune [nous avons d'autres moyens]."

Comme elle, beaucoup de migrantes affirment n'avoir jamais envisagé ce travail en Chine et qu'elles n'auraient jamais migré si elles avaient su qu'elles devraient se prostituer. "En France, la vie est très dure. Les hommes ne ressemblent plus à des hommes, les femmes ne ressemblent plus à des femmes", poursuit Mme Cheng. Autrement dit, le recours à la prostitution serait une réponse exceptionnelle à une précarité exceptionnelle, les amenant à utiliser des moyens qu'ils réprouvent pour "s'en sortir". En ce sens, la migration et les conditions de vie dans l'illégalité qui en découlent sont un cas limite rendant acceptables des actes qui, dans un autre contexte, auraient représenté une transgression intolérable. "C'est un choix quand on n'a plus le choix", synthétise Mme Liao. Ces liens mis en avant par mes interlocutrices entre l'entrée dans les activités de sexualité tarifée et les freins structurels font écho aux analyses de Lilian Mathieu<sup>7</sup>, qui montre l'importance dans ce choix du processus de désaffiliation et, en particulier, des dynamiques d'exclusion de la société salariale et de ses protections. Si la sexualité tarifée est particulièrement stigmatisée, obligeant les migrantes

7. Lilian Mathieu, *La Condition prostituée*, Paris, Textuel, 2002 ; "La prostitution, zone de vulnérabilité sociale", in *Nouvelles questions féministes*, 2002, pp. 54-75 ; "On ne se prostitue pas par plaisir", in *Le Monde diplomatique*, n° 587, 2003.

à justifier leur choix, à la fois vis-à-vis de l'extérieur mais également pour elles-mêmes afin de préserver une image de soi valorisée, le type d'arguments utilisés fait écho à ceux employés par les

Afin d'être plus difficilement repérables par les policiers, leur présence et la mise en scène de leur corps dans l'espace public est relativement originale : elles escamotent les symboles les plus caractéristiques du commerce sexuel.

personnes travaillant comme chiffonniers. Comme elles, ces hommes replacent leur activité dans le contexte de la migration. M. Zheng, ancien ingénieur commercial dans une entreprise d'État de Fushun, souligne qu'il "fait ça pour survivre. Ce n'est pas hon- teux, car ici, c'est difficile de

trouver un job idéal" ; il précise qu'il ne ferait pas ce métier en Chine "car de toute façon, [là-bas] je peux avoir d'autres emplois. En France, j'ai moins de choix qu'en Chine".



## Des tactiques de présence dans l'espace public

Ni les uns ni les autres n'exerçaient en Chine des métiers en lien avec leurs nouvelles activités en France. Ils doivent donc acquérir sur le tas un certain nombre de savoir-faire. Alors qu'ils étaient jusque-là surtout restés insérés dans des réseaux sinophones, ils doivent en particulier élargir leurs capacités de communication et leurs savoir-faire relationnels afin de s'adapter à une grande diversité d'interlocuteurs. Mais l'apprentissage sur lequel tous mes interviewés reviennent longuement est lié à la confrontation avec la police, qui occupe une grande part de leurs préoccupations car ils redoutent d'être arrêtés et expulsés.

En France, la prostitution n'est pas une activité illégale, contrairement au proxénétisme, qui désigne les activités visant à l'organiser, à l'encourager ou à en tirer profit. Pourtant, différentes lois en entravent l'exercice<sup>8</sup> et justifient la présence de policiers sur les lieux de prostitution. Or la frontière entre ces lois visant à encadrer l'exercice de la prosti-

tution et celles luttant contre l'immigration illégale semble si poreuse, qu'il est délicat de distinguer les priorités des autorités. En pratique, les Chinoises du Nord, comme les autres prostituées étrangères sans papiers, subissent une sorte de double peine : arrêtées dans le cadre de la lutte contre le proxénétisme – situation qui ne les concerne généralement pas –, leur infraction est souvent requalifiée et sanctionnée par une expulsion.

En 2006-2007, date de l'essentiel de mes observations, leurs pratiques de la prostitution étaient fortement modelées par cette contrainte répressive et l'enjeu était pour elles d'être à la fois visibles et invisibles. Elles sont, en effet, confrontées à une sorte d'injonction paradoxale : pour être choisies par les clients, elles doivent mettre en scène leur corps dans l'espace public, mais cette exposition est une source de vulnérabilité, car elles sont alors plus susceptibles d'être contrôlées par la police. Ces femmes doivent donc tour à tour activer et désactiver de manière stratégique les marqueurs d'identification. Afin d'être plus difficilement repérables par les policiers, leur présence et la mise en scène de leur corps dans l'espace public est relativement originale : elles escamotent les symboles les plus caractéristiques du commerce sexuel, en termes de présentation vestimentaire, d'occupation de l'espace ou d'accroche. Elles sont habillées et maquillées de manière relativement banale, tranchant avec les clichés de l'hyperféminité ou de l'hypersexualisation du corps des prostituées. Leur usage de l'espace public était également relativement atypique, puisque ce n'est que depuis quelques années qu'elles attendent les clients de manière statique. Auparavant, elles déambulaient en permanence le long des rues commerçantes, armées de cabas plus typiques de passantes faisant les courses que de prostituées. Surnommées les marcheuses, elles pouvaient ainsi aisément passer inaperçues parmi la foule de badauds.

Ces femmes ont également habilement tiré parti des magasins situés sur les lieux de prostitution afin d'être à la fois présentes et absentes de l'espace

8. C'est le cas de la loi de 2003, qui institue le délit de racolage passif ou de celle qui devrait être adoptée en 2015 sanctionnant les clients.

public. S'installant comme de simples consommatrices aux terrasses des cafés, elles peuvent voir et se faire voir des clients en diminuant les risques d'un contrôle. L'hiver 2006-2007, elles avaient en particulier détourné à leur avantage les larges devantures, vitrées du sol au plafond et vivement éclairées la nuit, de deux grands magasins de restauration rapide situés au carrefour de Strasbourg-Saint-Denis. Protégées du froid et des dangers de la rue, elles s'y installaient, seules ou en groupe, s'y réchauffaient, y mangeaient, tout en attendant les clients potentiels. Une fois ces derniers repérés, elles allaient les retrouver à l'extérieur. L'aguichage des hommes était également très discret. Après un rapide échange de regards, elles se laissaient aborder et concluaient en quelques mots un accord, puis les deux partenaires se séparaient, se suivant à distance jusqu'au métro ou à un hôtel.

Le choix des horaires est également important pour ces femmes et, là encore, moins lié à leurs souhaits ou à ceux de leurs clients qu'au souci de fuir la répression policière. Mme Cheng explique ainsi ne sortir qu'à la pause-déjeuner des policiers ou après 19 heures quand ils ont en principe fini leur service. Ainsi, les pratiques de la prostitution par les Chinoises du Nord sont fortement configurées par leur statut de sans-papiers et le contournement de l'institution policière.

## Contourner la répression policière

L'activité de biffin, située aux marges de la légalité, comporte également une dimension de confrontation directe avec les autorités locales et policières. La phase de collecte pose peu de problèmes car les chiffonniers, relativement discrets, dérangent peu les riverains et sont tolérés par les autorités. Par contre, les moments de vente comportent une prise de risque importante. Sous la

pression des riverains qui se plaignent de ce qu'ils appellent "le marché aux voleurs", les autorités locales souhaitent empêcher ces marchés illégaux<sup>9</sup>. La police municipale tente donc d'en dissuader la tenue en occupant physiquement les lieux, en empêchant le déballage des étals, en saisissant les marchandises, en verbalisant les vendeurs et en arrêtant les personnes sans papiers. À l'image des interactions sur les lieux de prostitution, on assiste à une lutte pour l'occupation de l'espace entre vendeurs informels et policiers. Afin de contourner la répression policière, les biffins ont constamment adapté leurs pratiques. Comme d'autres vendeurs de rue illégaux<sup>10</sup>, ils disposent leur marchandise sur des étals en tissu faciles à empoigner en cas de fuite et sélectionnent leur marchandise pour ne pas susciter le courroux des policiers, en vendant des objets illicites, neufs ou chers qui pourraient être considérés comme volés. Mais c'est surtout le choix des horaires et des lieux des marchés qui révèle les modes d'adaptation collective des vendeurs. Afin d'éviter l'intervention de la police, ils changent fréquemment leurs horaires, les organisant pendant le déjeuner des fonctionnaires, après 17 heures, le week-end ou même en pleine nuit. En guise d'exemple, le marché de Montreuil se tenait près du métro Gallieni entre 19 et 20 heures en avril 2008, de 7 à 9 heures en décembre 2008 et entre 21 et 7 heures du matin à l'été 2009.

Le choix des lieux fait également partie des tactiques à la disposition des vendeurs. Le périmètre fluctuant du marché de Belleville joue avec les frontières de quatre arrondissements parisiens (les 10<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 20<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup>) et donc avec les différentes polices municipales qui, en principe, ne peuvent pas intervenir au-delà de leur arrondissement. Il est donc possible aux vendeurs de traverser

L'activité de biffin, située aux marges de la légalité, comporte également une dimension de confrontation directe avec les autorités locales et policières.

9. Virginie Milliot, "La ville informelle et le travail des marges", in Virginie Milliot, Yann Tastevin, (dir.), *Les Archipels de la Goutte-d'Or. Analyse anthropologique d'une métropolisation par le bas*, Nanterre, L'ESCS, 2010, p. 88 ; Virginie Milliot, "Les biffins ou l'organisation de la misère ?", in *Territoires*, n° 523, 2011, pp. 46-49. 10. Laurence Costes, "La dimension 'ethnique' : Une explication du comportement économique des migrants ?", in *Revue française de sociologie*, vol. 35, n° 2, 1994, pp. 231-249.

le boulevard pour se mettre à l'abri et observer de loin, mais toujours à portée de vue, l'intervention policière. Parfois les interactions entre vendeurs, policiers et clients ressemblent à une sorte de chorégraphie. À Belleville, les premiers s'installent rapidement le long du terre-plein central du boulevard de la Villette où ils sont rejoints par les clients qui les attendaient à proximité ; puis les policiers entrent en scène pour les déloger, saisissant les marchandises et interpellant les vendeurs situés aux extrémités du marché ; pendant ce temps, et à mesure que progressent les policiers, les autres marchands se réfugient sur les trottoirs opposés d'où ils les observent et ils attendent leur départ. Profitant de la désorganisation, certains clients se saisissent des marchandises abandonnées ou même sautent dans la camionnette-benne de la police pour s'emparer des objets saisis. Certains jours, le "spectacle" est immobile et les deux groupes d'acteurs se font face pendant de longues heures à distance ou de part et d'autre d'une frontière invisible, par exemple, sur le pont surplombant le périphérique qui marque la limite du territoire d'intervention de la police municipale de Paris ou de celle de Montreuil. Les vendeurs attendent avec leur caddie le départ des fonctionnaires pour déployer leur étal en quelques instants.

Ainsi, l'incertitude et la précarité sont les seules données permanentes qui structurent ces marchés et qui façonnent les stratégies des chiffonniers, comme dans le cas des vendeurs informels travaillant dans le métro. Cette position dominée des migrants, pris dans des enjeux de pouvoir qui les dépassent, se répercute directement sur leurs revenus, comme le déplore Mme Dou, qui doit se contenter de 5 euros de gain le 26 octobre 2005 car le marché de Belleville n'a pu se tenir que pendant une vingtaine de minutes avant d'être interrompu par la police.



## Conclusion

Si la présence des Chinois du Nord et les activités exercées dans l'espace public par une partie d'entre eux dérangeant, il est nécessaire de s'interroger sur les normes sociales qu'ils remettent en cause et les processus qui les ont amenés à opter pour ce type d'activités. Le suivi des parcours professionnels en migration sur plusieurs années montre que ces personnes font preuve d'adaptabilité et de créativité afin d'améliorer leur situation sur place. En France, elles se retrouvent en position d'étrangers dans des espaces sociaux qui n'ont pas été aménagés pour elles et dont elles ne comprennent que partiellement la logique de fonctionnement, mais qui restreignent concrètement leur marges de manœuvre. Afin de survivre dans ce contexte, elles ont dû considérablement élargir leur répertoire d'actions et de normes. Leur choix de se lancer dans l'entrepreneuriat indépendant, y compris en investissant des activités peu pratiquées jusque-là par les autres migrants chinois et très stigmatisées, révèle leurs capacités de débrouillardise<sup>11</sup>, c'est-à-dire leur habilité à jouer, voire à ruser avec les interstices.

Mais si leur situation s'améliore, il faut noter que leur "empowerment" demeure limité. Ces activités se situent aux marges de la société locale, dans un entre-deux où les migrants sont tolérés mais constamment maintenus dans une situation de précarité. Plus largement, ces tactiques d'*outsider* questionnent la société du pays d'installation et donnent à voir l'espace qui est laissé aux migrants isolés, peu qualifiés, allophones et sans-papiers. La manière dont ces derniers sont constamment chassés de l'espace public rend ainsi paradoxalement visible l'assignation à l'invisibilité des migrants et en particulier des sans-papiers<sup>12</sup>. ■

11. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990. 12. Abdelmalek Sayad, *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999 ; Nando Sigona, "I have too much baggage": the impacts of legal status on the social worlds of irregular migrants", in *Social Anthropology*, vol. 20, n° 1, 2012, pp. 50-65.